

Approfondissements et ouvertures

A propos de la publication de J'ECRIS par deux classes de Cheseaux (1)

Article publié avec l'autorisation de L'Éducateur, journal des enseignants de Suisse Romande.

Bertrand LIPP

Extrait de la **Lettre à une maîtresse d'école par les enfants de Barbiana** (2).

«Au mois de juin de ma troisième année de Barbiana, je me suis présenté comme candidat libre au certificat.

Le sujet de la rédaction était : «Faites parler un wagon de chemin de fer.»

A Barbiana j'avais appris que les règles de l'écriture sont : avoir quelque chose à dire et qui soit utile à tout le monde ou du moins à beaucoup de gens. Savoir à qui on écrit. Rassembler tout ce qui peut servir. Trouver une logique pour mettre de l'ordre dans tout ça. Éliminer tous les mots qui ne servent pas. Éliminer tous les mots dont on n'a pas l'habitude de se servir en parlant. Ne pas se fixer de limites de temps.

C'est comme ça qu'on écrit cette lettre avec mes camarades...»

Monologue d'un wagon de chemin de fer ou rapport après enquête : le problème de l'expression écrite se réduit-il à cette alternative ?



Une fausse alternative : communiquer ou s'exprimer

L'un des objectifs assignés actuellement à l'enseignement du français, par exemple dans le «Plan d'études romand», est de «favoriser... le besoin et le pouvoir de s'exprimer... par écrit» (3). Affirmation à laquelle souscrivent tous les maîtres soucieux de renouveler la pédagogie de la langue maternelle ; ces maîtres sont convaincus de la nécessité de fonder leur enseignement sur le besoin qu'éprouve l'élève de s'exprimer.

Une telle option pédagogique suscite, chez certains, des objections. Celle-ci, par exemple : dire que l'enseignement du français doit favoriser le besoin de s'exprimer par écrit, c'est postuler que les enfants éprouvent naturellement le besoin d'écrire. Est-ce bien vrai ?

A quoi l'on peut répondre qu'il suffit de placer les élèves dans une situation telle qu'ils découvrent la nécessité ou les avantages du recours au message écrit.

Mais, objectera-t-on à nouveau, ce genre de situation ne risque-t-il pas de limiter les productions écrites des élèves au seul domaine utilitaire ? On va proposer à la classe de rédiger des lettres pour obtenir des renseignements, des légendes de photos en vue d'une exposition, des comptes rendus dans le cadre d'une étude du milieu... Fort bien ! les enfants apprendront par là à écrire, mais d'une manière peu personnelle : ils communiqueront, ils ne s'exprimeront pas !

Il serait regrettable et dangereux de réduire ainsi les problèmes posés par l'entraînement à la production écrite à cette alternative : communiquer ou s'exprimer (ou le rapport des enfants de Barbiana, ou les rêveries d'un wagon de chemin de fer).

S'opposeraient ainsi communication et expression, comme s'opposeraient usage et invention.

Ce point de vue appelle deux remarques.

● Exclure ainsi l'expression de l'acte de communication, c'est donner au mot «communiquer» un sens restrictif,

(1) J'écris, poèmes d'adolescents - pédagogie Freinet. Editions Ouverture, Romanel-sur-Lausanne, 1975.

(2) Lettre à une maîtresse d'école par les enfants de Barbiana, Mercure de France, Paris, 1968.

(3) Plan d'études pour l'enseignement primaire de Suisse Romande, français, buts généraux, p. 1.

abusivement restrictif. Rares sont les messages qui ne doivent rien à la personne de l'auteur, à son pouvoir créateur. L'enquête menée par les enfants de Barbiana sur l'institution scolaire italienne a sans doute une visée utilitaire : renseigner le public, lui fournir des informations qui lui permettent de comparer les écoles officielles et l'expérience de Barbiana. Mais elle est surtout l'expression d'une révolte : ses auteurs trouvent là l'occasion de s'exprimer de façon plus vraie qu'en imaginant le soliloque d'un wagon de chemin de fer. Il paraît même évident que le succès de cette lettre auprès des lecteurs tient plus à sa charge émotionnelle qu'aux données statistiques qu'elle fournit.

S'agissant de l'entraînement à la production de textes écrits, il faut donc renoncer à l'opposition communication/expression, ou message utilitaire/message personnel.

● La vraie question, et c'est notre deuxième remarque, est celle de la visée du message : pour qui et pourquoi est-ce que j'écris ? En d'autres termes : à qui, à quel récepteur mon texte est-il destiné et quelles raisons ai-je de l'écrire ?

Envisager l'entraînement à l'expression écrite dans cette perspective, c'est renoncer à opter pour le compte rendu d'enquête contre le soliloque du wagon de chemin de fer, c'est admettre qu'un élève peut éprouver tout aussi bien le désir de laisser aller son imagination que celui de se renseigner, l'important étant qu'il ressente dans les deux cas le besoin de s'adresser à autrui. Ce qui est contestable, dans l'exemple fourni par l'élève de Barbiana, ce n'est pas tant l'idée d'un wagon abandonné à sa rêverie que le fait d'imposer ce thème à des enfants réunis pour un examen ; c'est le fait que, s'agissant de rédaction, l'on se cantonne dans une manière de genre littéraire qui serait le seul à permettre une expression authentique de la personne.

J'ECRIS : un titre chargé de signification

Pour donner un titre à leur recueil de poèmes, les élèves de Cheseaux ont choisi de conjuguer le verbe « écrire » à la première personne. Je vois, dans le choix de ce titre parmi d'autres proposés par la classe, une manière d'affirmer qu'un adolescent peut ressentir comme nécessaire le geste d'écrire, de prendre la plume pour dire et se dire.

En effet, s'il est vrai qu'un maître ne saurait raisonnablement attendre de ses élèves qu'ils éprouvent tous, tel lundi matin, le besoin de dresser le portrait d'un domestique de campagne ou d'exprimer leur sentiment de solitude, il est vrai aussi que ces thèmes sont tout à fait propres à inspirer un adolescent de treize ou quatorze ans ; mais à condition que lui appartiennent et le choix du sujet, et la décision de prendre la plume.



Domestique de campagne

Le soir quand il a fini
Son travail de la journée,
Il va s'attabler
Fatigué !
Fatigué, il mange sa soupe,
Lentement.
Fatigué, il mange un gros morceau
De fromage,
Un gros morceau de pain.
Après avoir fini,
Les yeux à moitié fermés,
il monte les escaliers
Avec lenteur...
Dans sa chambre,
Une petite lumière de bougie
Illumine sa silhouette.
Puis il souffle la bougie
Et il s'endort
Pensant à la journée prochaine.

FABIEN DUTRUIT ET
PASCAL GIROUD 14 ANS

SEULE

**Seule, assise sur une pierre
Seule loin de tout
Seule à mes réflexions
Seule avec tout ce qui m'entoure
Seule avec les arbres
Dont la cime se balance
Seule avec le chant des oiseaux
Seule au gré du vent
Qui chante à sa façon
Seule je reste là pensive**

MARIE-CHRISTINE VESY, 13 ans

Il ne s'agit pas, lisant ce portrait d'un valet de ferme, très vaudois dans son inspiration, ou cette complainte de la solitude, qui est comme un écho lointain et naïf du célèbre «seulette suis, et seulette veux être» de Christine de Pisan, de crier au génie poétique enfin retrouvé. Il s'agit plus simplement de constater qu'une fillette de treize ans, deux garçons de quatorze ans, élèves d'une de ces classes à options que l'on voue trop aisément aux seules activités techniques et pratiques, sont capables de prendre la plume et d'écrire ce qu'ils ressentent, pour leur plaisir.

On ne rappellera pas ici — tant la démarche est désormais connue — comment, dans une classe qui travaille selon les données pédagogiques de Freinet, se constitue peu à peu une collection de textes proposés librement par les élèves et dont certains alimentent le journal de classe.

Par contre, l'expérience qui a conduit les élèves de Cheseaux à publier un recueil de poèmes en collaboration avec un atelier d'imprimeurs mérite qu'on la relate.

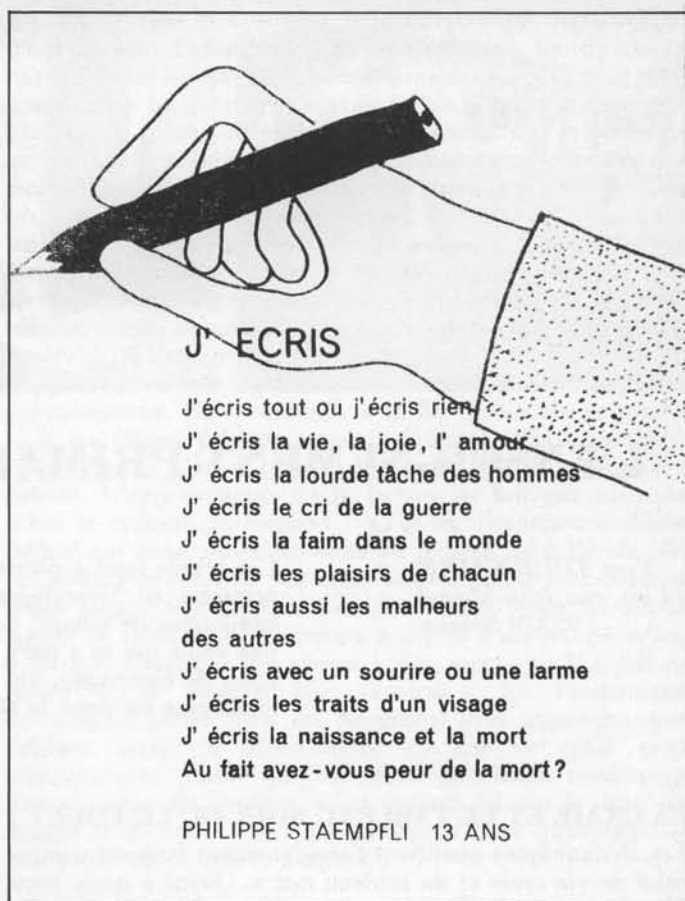
De l'écriture solitaire à l'œuvre collective

Au départ, il y a ces textes que, depuis plusieurs années, la classe fait paraître régulièrement dans son journal. Il y a donc, à côté du plaisir d'écrire pour soi et pour les autres, la découverte d'un métier, celui d'imprimeur, puisque le journal est composé, au sens technique du terme, par les élèves eux-mêmes, qui le tirent sur leur presse et l'agrément d'illustrations réalisées selon diverses techniques (limographe, linogravure, sérigraphie...).

L'intérêt suscité par l'impression de leur journal, les questions posées par cette activité vont conduire les élèves de Cheseaux chez deux artisans imprimeurs de la localité voisine, les frères Grand. A leur tour, les imprimeurs s'intéressent au travail de leurs jeunes visiteurs, sous son double aspect : littéraire et technique. D'où l'idée lancée, mûrie, reprise, d'une entreprise commune qui amènerait les classes de Philippe Grand et François Blanc à réaliser un recueil de poèmes en collaboration avec les imprimeurs.

Une équipe, constituée de six élèves, de leurs deux instituteurs et des deux imprimeurs, se met au travail : il s'agit de choisir les textes que l'on va publier parmi ceux parus depuis deux ans dans le journal de classe. Ce point me paraît important : les textes de *J'écris* n'ont pas été rédigés par des élèves qu'aurait stimulés le désir de se voir publiés dans un «vrai» livre ; écrits pour être lus tout d'abord à la classe, éventuellement imprimés dans le journal scolaire, ils n'étaient en aucune manière destinés à une publication en recueil.

Choisis à l'unanimité, après plusieurs séances de discussion, les textes sont groupés selon des thèmes fournis par le poème qui ouvre le recueil et lui donne son titre.



Commence alors l'aventure de l'impression.

Les élèves composent eux-mêmes les planches typographiques avec les caractères de leur imprimerie scolaire. Ils reprennent, par ailleurs, une série d'illustrations parues dans leurs journaux et en réalisent de nouvelles ; face à ces dessins, les imprimeurs, constamment soucieux de respecter les intentions des enfants, décident que le tirage se fera en dix couleurs, et non trois comme ils l'avaient prévu, au risque d'accroître les risques financiers qu'ils ont consentis dès le départ : l'intérêt suscité par l'expérience l'emporte !

Données à l'imprimerie, les planches sont tirées en offset par les gens de métier que, par petits groupes, les élèves viennent seconder pour diverses tâches ; et tel jour, l'un d'eux regagne la classe en annonçant fièrement à ses camarades : «*Le rouge est bien sorti !*»

Oeuvre collective donc. Si tous les élèves n'ont pas fourni un texte ou une illustration, tous ont néanmoins pris part à la réalisation de l'ouvrage, chacun s'étant vu confier une tâche, tant lors de la semaine du camp d'été, à Montricher, que lors de la reprise du travail à Cheseaux : pendant trois semaines, au total, les équipes se sont succédé à l'atelier scolaire et chez les imprimeurs. Aussi, devant l'ouvrage fraîchement sorti de presse, cet élève qui double sa classe était-il en droit de déclarer, usant du «on» collectif : «*On est quand même capables de faire quelque chose de bien !*»

L'éditeur a fixé le prix de vente de l'ouvrage pour la France à 25 FF + frais de port, afin de ne pas trop défavoriser nos collègues français face au change actuel (il est vendu 15 FS).

Une facture sera jointe à chaque envoi qui pourra être réglée soit par C.C.P., soit par mandat de poste international. Prière de ne pas envoyer d'argent d'avance pour ne pas «brouiller les comptes».

Le numéro de C.C.P., qui sera rappelé sur la facture est :

Editions Ouverture
 Atelier JS + E. Grand
 ROMANEL-SUR-LAUSANNE
 C.C.P. 10-8102 LAUSANNE